

L'Autre comme un Autre ou comme le Même. La dialectique de l'altérité et de la mêmété dans *Stupeur et tremblements* d'Amélie Nothomb

(El Otro como Otro o como el Mismo. Dialéctica de la alteridad y de la mismidad en *Stupeur et tremblements* de Amélie Nothomb)

(The Other as Other or the Same. Dialectic of Otherness and Sameness in *Stupeur et tremblements* by Amélie Nothomb)

Agnieszka Pantkowska

Laboratoire des Lettres belges de langue française, Institut de Philologie Romane, Université Adam Mickiewicz, al. Niepodleg³oœci 4, 61-874 Poznañ, Pologne. Tel.: (48) 618521191 poste 138. Fax: (48) 618537403. Courriel: apant@main.amu.edu.pl

BIBLID [1132-3310 (2000) 9; 187-204]

Résumé

Dans le dernier roman d'Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, l'Autre désigne l'Étranger, en l'occurrence le Japonais. Le statut de l'Autre est cependant réversible: le sujet observant son objet est observé à son tour. Il s'ensuit que le personnage principal, une Belge, (personnage autodiégétique), apparaît également comme une Autre aux Japonais. L'observation réciproque, qui n'est pas toujours bienveillante, conduit cependant, malgré l'exaltation apparente des différences de culture, à l'universalisation des attitudes.

Mots-clés: Nothomb. Japon. Belgique. Autre. Même.

Resumen

En la última novela de Amélie Nothomb, titulada *Stupeur et tremblements*, el Otro significa el Extranjero, en este caso el japonés. No obstante el estatus del Otro es reversible: el sujeto observador llega a ser el objeto de observación. Esta reversibilidad hace que la protagonista belga (personaje autodiegético) resulte ser al mismo tiempo Extraña (Otra) para el japonés. La observación mutua, no siempre favorable, a pesar de una aparente exaltación de las diferencias culturales, conduce a una universalización de posturas.

Palabras clave: Nothomb. Japón. Bélgica. Otro. El mismo.

Abstract

In the last novel by Amélie Nothomb titled *Stupeur et tremblements*, the Other signifies a Foreigner, in this case the Japanese. However the status of the Other is reversible: an observing subject becomes an object of observation. This reversibility causes that the heroine, a Belgian woman (autodiegetic character), is simultaneously seen by the Japanese man as a Stranger (Other). Their mutual observation, not always favourable, in spite of an apparent exaltation of cultural differences makes them universalise their attitudes.

Keywords: Nothomb. Japan. Belgium. Other. The same.

L'altérité est un concept polysémique. La définition la plus brève, mais en même temps la plus pertinente, précise que la notion de l'Autre désigne des êtres qui, par un ensemble de traits spécifiques, sont différents de nous. L'Autre, c'est celui qui n'est pas moi.

À cet égard, Amélie Nothomb et son œuvre méritent une attention toute particulière. L'œuvre, caractéristique par sa forme essentiellement dialoguée, est qualifiée d'étonnant phénomène littéraire; son auteur se voit attribuer l'étiquette d'écrivain "singulier" et "surdoué" ayant un "talent exceptionnel" et "hors du commun"¹. Si le phénomène Nothomb baigne dans l'atmosphère de l'altérité, le concept de l'Autre prend fréquemment chez elle la figure d'un personnage. C'est le cas surtout dans son dernier livre, *Stupeur et tremblements*². Dans ce roman l'Autre acquiert un statut double: d'une part il désigne l'Étranger, d'autre part le Moi, selon la formule célèbre "je est un autre". De ce fait, Amélie Nothomb réussit à joindre deux pôles on ne peut plus éloignés: le Japon, pays du bout du monde, et le Moi, belge en l'occurrence. Cependant, chez Nothomb (en ceci elle suit la tradition d'un Malraux ou d'un Barthes), le double statut de l'Autre est sujet au dédoublement à son tour, car la nature de l'Autre est réversible: le sujet observant son objet en est observé à son tour, devenant ainsi l'objet, donc un autre. Ce dédoublement que Nothomb désigne comme un "renversement des valeurs" et qui est suggéré par l'auteur, elle-même, dans la partie inaugurale du roman³ déterminera tout le roman.

¹ Ces qualificatifs sont donnés par l'éditeur et se trouvent aux quatrièmes de couvertures des romans de Nothomb. Ils constituent de la sorte un avertissement aux lecteurs visant à susciter leur intérêt et leur curiosité.

² Ce roman est publié en 1999. La même année, il a reçu le Grand prix du roman de l'Académie française.

³ Ce procédé est assez fréquent d'ailleurs dans l'œuvre de Nothomb. Il est d'usage dans *Les combustibles* et *Les catilinaires*. Il semble remplir la même fonction que les didascalies. Dans le cas de *Stupeur*, ce petit chapitre programme la lecture en communiquant au lecteur la réversibilité des perspectives et la position du personnage principal dans la hiérarchie d'une entreprise japonaise.

La présente analyse est consacrée à l'étude de l'Autre représenté par l'Étranger. Elle se fait en deux temps: les Japonais vus par un Belge et le Belge vu par les Japonais.

1. L'Autre, c'est-à-dire l'Étranger

L'action de *Stupeur et tremblements* se déroule à Tokyo où la narratrice, belge, débute sa carrière professionnelle dans une entreprise d'import-export. Ce travail lui permet d'observer les Japonais, de les approcher aussi. Le Japon mérite bien l'appellation "Autre". Comme l'a remarqué à juste titre Denise Brahimi dans son article consacré au japonisme chez Yourcenar, la civilisation de ce pays est considérée dans le monde moderne comme la plus éloignée de la civilisation européenne. La plus éloignée ne veut pourtant pas dire la moins connue. Il faut souligner que la connaissance du Japon dont on dispose est acquise, dans la plupart des cas, de façon indirecte, soit par le biais artistique, soit par le biais du documentaire scientifique. Si l'art plastique, que ce soit la peinture (sur toile, soie ou porcelaine) et la photographie, ou le cinéma (les films de Kurosawa, d'Ozu ou de Kitano) ou encore la mode mettent l'accent sur le côté raffiné et exotique de la culture japonaise; si leur littérature nous communique le conflit entre la réalité moderne et les hautes valeurs ancestrales nipponnes (comme c'est le cas dans les romans de Junichirō Tanizaki ou dans ceux de Banana Yoshimoto), les sociologues d'aujourd'hui insistent sur le dévouement au travail devenu la valeur suprême et sur la puissance intellectuelle des informaticiens japonais. Les traditions japonaises, sans pareilles dans la culture européenne, sur lesquelles s'est greffé l'extraordinaire progrès technique, nourrissent notre imaginaire, mais, par goût de simplification sans doute, ont également contribué à la construction du stéréotype nippon.

Le discours sur l'Autre repose inévitablement sur la comparaison permettant de mesurer la différence et de mieux saisir la caractéristique de

l'Autre. Un écrivain qui choisit d'impliquer dans son livre l'Autre, en l'occurrence le Japonais, a une alternative: soit il se concentre sur les différences en insistant sur le côté exotique qu'il exalte, soit il fait l'effort d'appriivoiser l'altérité en l'universalisant. Autrement dit, il considère l'Autre soit comme un autre, soit comme le même. Amélie Nothomb, fidèle à sa renommée de romancière singulière, chez qui tout *passé sous le signe du cinglant* (Wilwerth, 1997: 45), a pourtant trouvé une troisième voie dans laquelle elle s'engage avec son roman. C'est la voie de la démystification: elle insiste sur l'étrangeté japonaise tout en la dépouillant de cette aura de mystère et d'admiration. Simultanément cependant elle utilise l'altérité comme prétexte pour mieux parler de la mêmété; l'Autre ne sert que pour mettre en relief le Même.

2. Regard belge sur le Japon

Le regard belge posé sur le Japon appartient à la narratrice du livre, qui en est également le personnage principal⁴. Sa découverte du Japon se fait par l'intermédiaire de l'entreprise dans laquelle elle est employée en qualité de traductrice. Pour elle donc, ainsi que pour le lecteur, cette entreprise fonctionne comme la mise en abyme du pays entier. Elle est immense, interdisciplinaire et très riche:

Yumimoto était l'une des plus grandes compagnies de l'univers [...] qui achetait et vendait tout ce qui existait à travers la planète entière. [...] L'argent, chez Yumimoto, dépassait l'entendement humain. À partir d'une certaine accumulation de zéros, les montants quittaient le domaine des nombres pour entrer dans celui de l'art abstrait. (Nothomb, 1999: 15)

Son aspect extérieur est également là pour en témoigner: le bâtiment de l'entreprise est très moderne avec ses murs vitrés qui donnent sur le panorama de Tokyo; il est aussi imposant par sa grandeur, il compte au moins quarante-

⁴ L'identité du narrateur et du personnage principal s'accompagne de l'identité de l'auteur. C'est le cas donc du personnage autodiégétique.

cinq étages. Toutefois si l'espace est énorme, il est en même temps limité, fermé, au point de devenir hermétique. Il se définit par lui-même, il existe pour lui-même. On ne connaît ni sa localisation dans la ville, ni son voisinage. Aucune porte, aucune fenêtre ne s'ouvre sur l'extérieur comme s'il n'existait pas. Il est juste mentionné par la narratrice qui le contemple par une baie vitrée, donc une fausse ouverture, tout en éprouvant un sentiment d'irréalité: *Rien n'existe en dehors des commodités du quarante-quatrième étage. Tout est ici et maintenant* (Id.: 150). Cet isolement de l'espace ne fait qu'augmenter l'impression que la société Yumimoto fonctionne comme le microcosme du Japon. L'oppressante valeur claustrale de l'espace est soulignée par l'agencement de l'intérieur du bâtiment qui rappelle un labyrinthe:

Il me conduisit à travers d'innombrables et immenses salles, dans lesquelles il me présenta à des hordes de gens [...]. Il m'introduisit ensuite dans le bureau où siégeait son supérieur [...]. Puis il me montra une porte [...]. Enfin, il me guida jusqu'à une salle gigantesque... (Id.: 8-9)

Au système des salles et des bureaux s'ajoutent des couloirs et des ascenseurs que la protagoniste emprunte lors de ses *déambulations* en qualité de postière. De même, l'action du roman a lieu dans des endroits différents de l'immeuble grâce à quoi le lecteur déambule avec le narrateur. Il est intéressant de constater qu'aucun endroit n'est décrit. Ce manque de description dépouille l'endroit de toute trace individuelle et lui confère de la sorte le caractère universel et métaphorique kafkaïen. L'histoire donc se passe au Japon, c'est-à-dire nulle part et partout en même temps⁵.

L'impression de l'étendue de la société est accrue par le fait qu'en l'espace d'un an il arrive à la protagoniste de croiser son patron dans les couloirs seulement à deux reprises. D'ailleurs, sans compter son supérieur, Amélie-san,

⁵ La phrase d'Alfred Jarry ici transposée se trouve au cœur d'un autre livre de Nothomb: *Attentat* (1997). Il est à remarquer que ce *no man's land* caractérise tous les romans de Nothomb, à l'exception peut-être du *Sabotage amoureux* (1993).

le personnage principal, ne rencontre personne lors de ses traversées de Yumimoto, ce qui souligne un autre aspect de cet endroit: désertique en apparence, mais abritant une foule d'employés. Les seules occasions de rencontrer ses collègues lui sont fournies par l'exercice de ses fonctions de postière ou *d'avanceuse des calendriers*, assez vite interrompues du reste. Les rencontres rares et brèves des employés favorisent la méconnaissance réciproque qui aboutit finalement à l'anonymat.

Effectivement, les employés de Yumimoto ne se connaissent pas entre eux et ne sont pas connus de leur patron. Ils fonctionnent en tant que *horde*, que foule ou qu'équipe. Aux yeux des supérieurs ils *ne prenaient leur valeur que derrière les autres chiffres* (Id.: 16). Le nombre fait ainsi office de portrait⁶, car les descriptions des personnages sont rares et plutôt sommaires, dépourvues de caractéristiques orientales. Il n'y a que deux personnes qui bénéficient d'un portrait plus complet: c'est monsieur Omochi et mademoiselle Fubuki Mori. Cependant ces deux personnages, personnifiant pour la narratrice respectivement la répugnance et le désir sexuels, se caractérisent par des traits éloignés du stéréotype nippon: Omochi est obèse et vulgaire, Fubuki est grande et forte. Ainsi, l'insignifiance de la description dépourvue de traits caractéristiques ôte aux personnages leur valeur individuelle en leur conférant de la sorte un caractère universel. Tout comme Yumimoto signifie ici l'Entreprise, Omochi et Fubuki Mori personnifient le Supérieur, donc le pouvoir.

Le personnel de Yumimoto compose une société fortement hiérarchisée, structurée en pyramide, et autoritaire, chacun y a sa place et sa fonction, tout y est ordonné, calculé et prévu, comme dans une machine performante:

⁶ On a même reproché à Nothomb l'attitude cressonienne (É. Cresson, alors Premier Ministre, a comparé les Japonais aux fourmis) ce qu'elle a démenti: *Des ennemis ont prétendu que, avec stupeur et tremblements, j'incitais à la haine raciale. C'est exactement le contraire. Mon livre est anti-crésonien (sic!). Je ne critique que les choses que j'aime passionnément* (Morata, 1999: IV). Il est à noter par ailleurs la présence de ce renversement de perspectives, propre à Nothomb.

Monsieur Haneda était le supérieur de monsieur Omochi, qui était le supérieur de monsieur Saito, qui était le supérieur de mademoiselle Mori, qui était ma supérieure. Et moi, je n'étais la supérieure de personne. On pourrait dire les choses autrement. J'étais aux ordres de mademoiselle Mori, qui était aux ordres de monsieur Saito, et ainsi de suite. (Id.: 7)

Le fragment cité montre non seulement le schéma fonctionnel de l'entreprise où la relation d'amitié ou de solidarité fait place à la relation de dépendance, mais il semble aussi suggérer une place qu'occupe la femme dans cette société qui s'avère essentiellement masculine. Sur une centaine d'employés de Yumimoto, il n'y a que cinq femmes, dont la narratrice et sa supérieure, Fubuki Mori, l'unique femme d'ailleurs ayant le statut de cadre, inférieur par rapport aux hommes. Ce déséquilibre au sein de l'entreprise préfigure celui de la société japonaise où la femme fait figure de l'Autre avec tout ce que ce terme peut signifier de négatif. Considérée comme l'égale de l'homme (elle a droit à l'instruction et au travail), elle est pourtant entourée de mille interdictions, contraintes et obligations:

[...] depuis sa plus tendre enfance [on] lui coule du plâtre à l'intérieur du cerveau: "Si à vingt-cinq ans tu n'es pas mariée, tu auras de bonnes raisons d'avoir honte", "si tu ris, tu ne seras pas distinguée", "si ton visage exprime un sentiment, tu es vulgaire", "si tu manges avec plaisir, tu es une truie [...]". Car, en fin de compte, ce qui est asséné à la Nipponne à travers ces dogmes incongrus, c'est qu'il ne faut rien espérer de beau. (Id.: 87-88)

Sur une dizaine de pages d'une rare lucidité, l'auteur fait état de la situation difficile de la femme au Japon en insistant sur l'inégalité flagrante par rapport aux conditions de vie occidentales. La prise de conscience de cette différence entraîne vite un jugement de valeur; les règles auxquelles la Japonaise est susceptible d'obéir sont qualifiées par la narratrice d'*écrasement*, d'*interdits absurdes*, de *dogmes*, d'*asphyxie*, de *désolations*, de *sadisme*, de *conspiration du silence et d'humiliations* (Id.: 87). Ce système paraît tellement anti-féminin que

le fait même d'y vivre, c'est-à-dire de ne pas se suicider⁷, constitue aux yeux de la protagoniste *un acte de résistance d'un courage aussi désintéressé que sublime* (Id.: 96). L'indignation de la protagoniste contre le système oriental témoigne de son attitude féministe⁸ ce qui permet de réorienter la lecture et d'élargir la critique de la situation inférieure de la femme à la société en général. Ainsi, la distance entre les cultures peut être envisagée sur le plan universel opposant différentes conceptions de la situation féminine. Une telle façon de poser ce problème est accentuée davantage par la forme même adoptée par la narratrice qui engage un dialogue apparent avec la femme nipponne: le "je" textuel, appartenant à la femme occidentale, jeune et libre de diriger sa vie, contre le "tu" désignant l'interlocuteur extratextuel, la femme japonaise, prisonnière de la tradition.

Si la condition de la femme inspire à l'auteur de la compassion mêlée à de la révolte, le destin de l'homme nippon ne lui paraît pas meilleur car il n'a pas cette *possibilité de quitter l'enfer de l'entreprise en se mariant* (Id.: 95). Ainsi, le Japonais, bien qu'il n'ait pas à observer toutes ces règles qui astreignent les femmes, n'est pas libre pour autant, car il y a la *règle suprême* (Id.: 97) à laquelle il doit obéir: travailler⁹. C'est le travail qui donne sens à l'existence du Japonais. Comme a remarqué Nothomb dans une interview: *En dehors du monde du travail, il n'y a rien pour un Japonais* (Morata, 1999: IV). Il est à souligner que l'entreprise, ici donc le symbole de l'existence des Japonais, est qualifiée d'enfer, ce qui en dit long sur l'opinion qu'a la narratrice sur la vie des

⁷ *Je proclame ma profonde admiration pour toute Nipponne qui ne s'est pas suicidée.* (Id.: 96)

⁸ L'adjectif "féministe" signifiant ici la solidarité féminine et le point de vue de la femme, et non l'appartenance au mouvement féministe. D'ailleurs Nothomb *fuit comme une peste toute forme de polémiques*. [...] *Voilà pourquoi Amélie ne participe pas aux grands débats qui traversent la Belgique* (Morata, 1999: IV).

⁹ Tsutomeru, en français "travailler", est aussi le prénom d'un fils de monsieur Saito: *Et l'idée de ce garçonnet affublé d'un tel programme en guise d'identité me donnait envie de rire* (Id.: 97). Ce procédé onomastique marque l'emprise du travail sur l'homme.

Japonaises, mais aussi des Japonais qui, eux, sont condamnés. En dehors de l'entreprise rien n'existe: ni la ville qui à aucun moment n'est décrite dans le roman, ni la vie privée des employés qui ne fonctionnent que pour et par la société: ils travaillent dix heures par jour, souvent ils y passent également les nuits si l'intérêt de la société l'exige.

L'entreprise devient ainsi doublement le symbole du Japon: sur le plan individuel, car la narratrice ne connaît du Japon que la société Yumimoto¹⁰, et sur le plan universel. Il convient de signaler néanmoins que la situation décrite ni choque par son exotisme, ni surprend par sa spécificité. Le monde-travail japonais tel qu'il est présenté est bien connu en Occident. La narratrice est d'ailleurs parfaitement consciente que ses observations ne sortent pas des lieux communs:

J'y compris une grande chose: c'est qu'au Japon, l'existence, c'est l'entreprise. Certes, c'est une vérité qui a déjà été écrite dans nombre de traités d'économie consacrés à ce pays. Mais il y a un mur de différence entre lire une phrase dans un essai et la vivre. (Id.: 151)

Ce renversement de point de vue, encore un, permet au narrateur de confronter le savoir déjà acquis avec ses expériences vécues. S'il est légitime de restreindre l'existence du Japonais à son travail, on peut également étendre son comportement, sa façon de travailler à son mode de vie, donc de penser, de sentir, d'être au monde. C'est là que le mythe s'effondre. Car si les Japonais travaillent beaucoup, leur travail s'avère souvent inutile, sinon superflu; la quantité n'égale pas la qualité. La protagoniste, employée de Yumimoto, pour avoir l'air de travailler, apprend la liste des employés par cœur ou s'invente un nouveau métier d'*avanceuse-tourneuse de calendrier* (Id.: 29). De même, elle se voit obligée à passer quelques jours à faire et à refaire des photocopies, une à

¹⁰ [...] *vu mes horaires de travail, cette vie privée était pour le moins limitée dans le temps.* (Id.: 148)

une, à la main, sous prétexte que l'avaleuse n'est pas suffisamment précise, mais c'est en réalité à cause d'un caprice du chef. L'exemple des photocopies démasque non seulement le caractère fortuit du travail de la narratrice, mais aussi le gaspillage énorme, celui du temps, de l'énergie et des matières premières, dont personne, à part la Belge, ne semble se préoccuper¹¹. Ce manque de respect pour le temps paraît d'autant plus paradoxal qu'à un autre moment, lors de l'affaire "des cabinets"¹², la perte de temps est considérée comme un grand délit:

[...] les employés qui choisissent d'aller plutôt au quarante-troisième étage perdaient, à attendre l'ascenseur, un temps qu'ils eussent pu mettre au service de la compagnie. Au Japon, cela s'appelle du sabotage: l'un des plus graves crimes nippons, si odieux qu'on utilise le mot français, car il faut être étranger pour imaginer pareille bassesse. (Id.: 133)

Le non-sens de la situation est confirmé par l'exemple de la comptabilité, pourtant le domaine préféré des Japonais. Dans l'entreprise Yumimoto, l'une des plus grandes et des plus riches, la comptabilité n'est pas effectuée par des ordinateurs, ce qui détruit le mythe de l'omniprésence de l'informatique au Japon. Elle est tenue par quelques employés dont le travail consiste à recopier des colonnes de chiffres. Ils effectuent donc le travail de re-création: d'abord ils classent les factures par ordre de date, puis ils recopient, dans chaque colonne, le montant. À la fin du mois, monsieur Unaji, en recopiant le travail des collègues, introduit toutes les factures dans l'ordinateur. Ce travail est comparé par la narratrice à celui des moines copistes du Moyen Âge, ce qui est en désaccord profond avec la nouvelle, mais déjà légendaire, modernité japonaise. Ce genre

¹¹ *Je jetais un œil sur le contenu de ce que je photocopiais. Je crus mourir de rire en constatant qu'il s'agissait du règlement du club de golf dont monsieur Saito était l'affilié. L'instant d'après, j'eus plutôt envie de pleurer, à l'idée des pauvres arbres innocents que mon supérieur gaspillait pour me châtier.* (Id.: 33)

¹² Il s'agit du boycott des toilettes du quarante-quatrième étage où travaille la narratrice, par les employés qui marquent ainsi leur désapprobation vis-à-vis de l'entreprise.

de travail, qui ne sollicite pas l'intelligence, abrutit les hommes et dépouille leur existence de toute grandeur¹³ d'autant plus que la seule chose que les supérieurs exigent du personnel est l'obéissance. Obéir aveuglement, même aux ordres les plus absurdes, telle est la clé du succès:

[...] À partir de maintenant, vous ne parlez plus japonais. Je le regardais avec des yeux ronds: -Pardon? -Vous ne connaissez plus le japonais. C'est clair? -[...] C'est impossible. Personne ne peut obéir à un ordre pareil. -Il y a toujours moyen d'obéir. C'est ce que les cerveaux occidentaux devraient comprendre. -"Nous y voici", pensai-je avant de reprendre: -Le cerveau nippon est probablement capable de se forcer à oublier une langue. Le cerveau occidental n'en a pas les moyens. Cet argument extravagant parut recevable à monsieur Saito. (Id.: 20)

Une autre preuve de l'absurdité est fournie par la narratrice qui, tout en étant engagée dans la société Yumimoto en qualité de traductrice, est amenée à s'inventer des occupations dérisoires faute de n'avoir aucune occupation professionnelle. Non seulement on n'exploite pas ses compétences linguistiques, mais, bien au contraire, lorsqu'elle les utilise lors de l'ôchakumi¹⁴, on l'oblige à oublier sa connaissance du japonais, car:

Vous avez créé une ambiance exécration dans la réunion de ce matin: comment nos partenaires auraient-ils pu se sentir en confiance, avec une Blanche qui comprenait leur langue? (Id.: 19-20)

L'exemple mentionné dévoile une troisième catégorie de gaspillage au Japon: celui du potentiel humain¹⁵. Que ce soit à cause d'une autre mentalité encline à un certain hermétisme, tout au moins linguistique, ou à cause de la rivalité mal comprise, toute démarche individuelle, toute manifestation de talent

¹³ *Les comptables qui passaient dix heures par jour à recopier des chiffres étaient à mes yeux des victimes sacrifiées sur l'autel d'une divinité dépourvue de grandeur et de mystère. [...] Ils donnaient leur existence pour rien. [...] Le pire, c'est de penser qu'à l'échelle mondiale ces gens sont des privilégiés.* (Id.: 152-153)

¹⁴ "La fonction de l'honorable thé"; le terme et sa signification se trouvent dans le texte (Id.: 17).

¹⁵ Le même exemple est fourni par l'épisode des lettres (Id.: 10-11).

ou de capacités personnelles se trouvent étouffées. Car si le travail est l'unique bien du Japonais, la réussite devient l'unique objectif de sa vie. Il est donc contraint à se battre pour l'obtenir, puis, aussi, pour la garder¹⁶. Une telle conception de vie introduit dans la société le sentiment d'insécurité dû à l'instabilité professionnelle, ce qui aggrave l'inconfort surtout de ceux qui sont arrivés à exercer une fonction dans une entreprise. Il s'ensuit que le lieu de travail se transforme en un champ de bataille où le collègue devient l'ennemi et où tous les coups sont permis. Ni l'amitié, ni l'estime, ni même l'honneur ne sont en vigueur. Ainsi, lorsque la narratrice rédige un excellent rapport sur une invention belge¹⁷, elle est dénoncée par sa supérieure et prétendue amie, jalouse de l'éventuelle promotion de l'autre¹⁸.

La délation, pourtant contraire à la notion de l'honneur japonais, devient aux yeux des Japonais un acte servant l'intérêt de la société. Cette curieuse revalorisation fournit encore une preuve du non-sens japonais: grâce au rapport d'Amélie, la société Yumimoto aurait des chances de devancer ses rivaux et, en achetant cette technologie, d'augmenter ses revenus. La délation de Fubuki compromet le rapport et met Yumimoto hors de concours. Mais elle peut également être le symptôme des changements profonds, contraires au code traditionnel du Japon: Fubuki, qui craint de perdre son poste, dénonce sa collègue à cause donc de son intérêt personnel. Elle est pourtant la première à critiquer une pareille attitude, propre, d'après elle, à l'Occident¹⁹.

¹⁶ Tel est le cas du postier de Yumimoto qui *était au bord de la crise de nerfs, car il se croyait sur le point d'être licencié*, car la narratrice, accablée par l'inactivité, a décidé de distribuer le courrier, ce qui lui a valu le reproche *d'avoir volé son travail à quelqu'un* (Id.: 28).

¹⁷ Il s'agit de la technologie du beurre allégé, recherché au Japon. Celui qui était chargé de ce rapport était en voyage de service; en plus, il ne connaissait pas le français.

¹⁸ *Vous avez brigué une promotion à laquelle vous n'aviez aucun droit. [...] J'ai vingt-neuf ans, vous en avez vingt-deux. J'occupe mon poste depuis l'an passé. Je me suis battue pendant des années pour l'avoir. Et vous, vous imaginiez que vous alliez obtenir un grade équivalent en quelques semaines?* (Id.: 53)

¹⁹ *Vous vous conduisez aussi bassement que les autres Occidentaux: vous placez votre vanité personnelle plus haut que les intérêts de la compagnie.* (Id.: 63)

Le regard que la narratrice pose sur le Japon est donc très critique. En scrutant la société (dans la double acception, économique et sociale, du terme) elle dénonce et conteste la toute-puissance du travail comme moyen et mesure de réussite sociale, convoitée à tout prix, et qui remplace les vraies valeurs de la vie: l'honneur, l'amitié, la famille. Ce travail, qui ne procure ni bonheur ni satisfaction, cette hiérarchie qui, d'une part, suscite le désir de monter en grade, mais qui, de l'autre, ne cesse d'indiquer notre infériorité, produit des gens aigris, complexés, violents et égoïstes, dépossédés d'initiative quelconque, même intellectuelle.

Toutefois, si la protagoniste juge les Japonais avec sévérité, son jugement n'est pas dépourvu d'une sympathie qui, exposée à de dures épreuves, s'alimente du *réservoir affectif* constitué lors de son enfance japonaise. Bien que monsieur Omochi l'insulte ou que monsieur Saito l'humilie, elle admire et estime messieurs Tenschi et Haneda; bien que Fubuki la trahisse et la fasse souffrir, elle continue à l'aimer en préférant y voir une marque de privilège²⁰. Si cette attitude fait éloge au caractère de la narratrice, assez proche de l'idéal chrétien²¹, elle semble indiquer également que la protagoniste n'accuse pas les gens, mais plutôt le système japonais:

Le Japon est le pays où le taux de suicides est le plus élevé, comme chacun sait. Pour ma part, ce qui m'étonne, c'est que le suicide n'y soit pas plus fréquent. (Id.: 152)

Tout en essayant de comprendre ce système et d'y trouver sa propre place, la narratrice devient sa victime, car la façon d'être au monde des Japonais

²⁰ *Elle avait d'autres subordonnés que moi. Je n'étais pas la seule personne qu'elle haïssait et méprisait. Elle eût pu en martyriser d'autres que moi. Or, elle n'exerçait sa cruauté qu'envers moi. Ce devrait être un privilège. Je décidais d'y voir une élection.* (Id.: 148)

²¹ Il est à remarquer l'influence considérable de la religion sur la conception de la vie et sur le comportement de la narratrice qui se considère comme une martyre, une victime sacrificielle. D'ailleurs le titre du livre, *Stupeur et tremblements*, n'est pas sans rappeler *Crainte et tremblement* de Søren Kierkegaard.

détermine leur façon d'appréhender les choses et les êtres.

3. La Belge vue par les Japonais

La vision japonaise de l'Autre, en l'occurrence de la femme belge, repose sur la conviction a priori de *l'infériorité du cerveau occidental par rapport au cerveau nippon* (Id.: 157). Dès la première minute passée dans la société Yumimoto, le personnel s'ingénie à faire comprendre à l'héroïne son altérité. Autre, elle l'est à plusieurs égards: tout d'abord elle est une femme, *geisha* (Id.: 26), elle fait donc partie de la minorité absolue (cinq femmes contre une centaine d'hommes); de plus, elle est blanche, elle appartient donc à une autre race: *Elle est blanche, elle connaît les coutumes des Blancs* (Id.: 102). La différence des races se traduit même par la spécificité d'ordre physiologique²² qui, accentuée par les Japonais, prouve leur xénophobie²³:

Il n'y eut plus aucun doute: la transpiration de Piet Kramer²⁴ puait. [...] -Ces Blancs se rendent-ils compte qu'ils sentent le cadavre? -Si seulement nous parvenions à leur faire comprendre qu'ils puent, nous aurions en Occident un marché fabuleux pour des déodorants enfin efficaces! -Nous pourrions peut-être les aider à sentir moins mauvais, mais nous ne pourrions pas les empêcher de suer. C'est leur race. -Chez eux, même les belles femmes transpirent. Ils étaient fous de joie. (Id.: 104-105)

Cette altérité physique rejette l'héroïne hors du groupe; le partage est net: il y a des Japonais et une geisha blanche, occidentale. La ligne de démarcation est indiquée par la nature des pronoms employés: le singulier "belge" (la double signification du terme "singulier" est ici bien éloquente) face au pluriel

²² Selon la loi d'inversion caractéristique pour Nothomb, on ne peut s'empêcher d'y remarquer l'écho d'un autre discours tenu par certains à propos des Noirs.

²³ *Tout étranger désirant s'intégrer au Japon met son point d'honneur à respecter les usages de l'Empire. Il est remarquable que l'inverse soit absolument faux: les Nippons qui s'offusquent des manquements d'autrui à leur code ne se scandalisent jamais de leurs propres dérogations aux convenances autres.* (Id.: 125)

²⁴ Piet Kramer est un Hollandais qui travaille dans une société voisine.

“japonais”. La narratrice est d’ailleurs consciente de sa marginalité imposée, lorsqu’elle constate, au début de sa vie à Yumimoto, son insignifiance. La constatation de sa particularité acquiert ainsi dès le début une connotation péjorative d’insignifiance, de nullité et d’infériorité²⁵.

Si l’héroïne paraît différente aux yeux des Japonais, ce n’est pas seulement à cause des différences extérieures. Sa conduite, souvent incompréhensible dans une société nipponne, ne fait que renforcer les réticences des Japonais. Son comportement, qui met la protagoniste à l’écart du groupe, résulte avant tout de l’ignorance du savoir-vivre en vigueur. Ne connaissant pas par exemple l’usage, elle ne prévient pas la réceptionniste de son arrivée ce qui provoque le mécontentement de son supérieur²⁶. Cette gaffe est la première d’une longue série; l’héroïne ignore également que toute initiative personnelle nécessite l’accord des supérieurs, elle ne sait pas qu’on ne discute pas avec son chef, même et surtout afin de défendre un collègue injustement accusé.

Ignorant les modalités de fonctionnement d’une société qu’elle apprend à ses dépens, l’héroïne s’y meut à l’aveuglette en commettant des faux-pas plus au moins graves qui lui valent un attribut de “gaucherie légendaire”, tolérée à cause de son jeune âge, son manque d’expérience et son origine occidentale²⁷. Cependant, si sa “gaucherie” en fait sourire quelques-uns, d’autres lui reprochent son incompetence: ils lui font comprendre qu’elle n’est pas capable de faire correctement des photocopies et qu’elle est inapte à écrire une lettre en bonne et due forme, ce qui lui vaut le mépris de ses supérieurs. Le pire

²⁵ *Les employés de Yumimoto, comme les zéros, ne prenaient leur valeur que derrière les autres chiffres. Tous, sauf moi, qui n’atteignais même pas le pouvoir du zéro.* (Id.: 16)

²⁶ *Un homme [...] me regardait avec mécontentement. -Pourquoi n’avez-vous pas averti la réceptionniste de votre arrivée? Me demanda-t-il. Je ne trouvais rien à répondre et ne répondis rien. J’inclinai la tête et les épaules, constatant qu’en une dizaine de minutes, sans avoir prononcé un seul mot, j’avais déjà produit une mauvaise impression.* (Id.: 8)

²⁷ *Je vous en supplie, ne lui en veuillez pas, elle ne sait pas ce qu’elle dit, elle est occidentale, elle est jeune, elle n’a aucune expérience.* (Id.: 44)

cependant, c'est qu'elle se montre impuissante devant les chiffres: elle n'arrive ni à les compter, ni à les convertir, ni même à les recopier. Elle-même constate sa *rare stupidité face aux chiffres* (Id.: 69), ses ennemis. L'incompatibilité entre l'héroïne et le monde des chiffres accentue son aliénation, car *au Japon, ce genre de personne n'existe pas* (Id.: 64). Cette altérité lui vaut aussi le mépris ouvert: d'abord on lui fait comprendre son peu d'intelligence, puis on la traite d'*idiot* (Id.: 59), même d'*handicapée mentale* (Id.: 70), on l'accuse, injustement, de trahison et de sabotage. L'humiliation verbale l'expose aussi à subir l'agression physique, proche du harcèlement sexuel. Toutefois l'incompétence que les Japonais attribuent à Amélie-san entraîne une humiliation encore plus grande, d'ordre professionnel. La narratrice, embauchée en qualité d'interprète, espère y faire carrière, pourtant elle ne fait que descendre les marches de l'échelle sociale, bon gré, mal gré: de traductrice elle devient "la nettoyeuse des chiottes":

Adulte, je me résolus à être moins mégalomane et à travailler comme interprète dans une société japonaise. Hélas, c'était trop bien pour moi et je dus descendre un échelon pour devenir comptable. Mais il n'y avait pas de frein à ma foudroyante chute sociale. Je fus donc mutée au poste de rien du tout. Malheureusement -j'aurais dû m'en douter-, rien du tout, c'était encore trop bien pour moi. Et ce fut alors que je reçus mon affectation ultime: nettoyeuse de chiottes. (Id.: 123)

Cette dégringolade professionnelle (qui s'avèrera en fin de compte bénéfique pour l'héroïne, car elle déclenchera l'écriture) peut être expliquée de deux façons apparemment contradictoires (encore une preuve de la réversibilité à la Nothomb), mais qui présentent néanmoins un dénominateur commun: l'incompatibilité du personnage et du système japonais. Du point de vue de la narratrice, cette dégradation honteuse résulte de l'incompréhension totale des règles et des modalités du système (elle avoue à plusieurs reprises ne pas les comprendre). Ignorant la vraie place que la société lui octroie, l'héroïne, animée

par son ambition, par son désir de travailler, de se rendre utile, transgresse les règles. Du point de vue oriental elle fait preuve de son immodestie, ce qui froisse et offense les Japonais.

Hormis les défauts personnels, résultant du caractère propre de l'héroïne, elle personnifie également les vices que les Japonais croient propres à l'Occident. Ce sont *l'individualisme* (Id.: 42), le *pragmatisme*, et *l'indignité* (Id.: 45). L'Occident devient ainsi le synonyme de tous les maux. En même temps cependant il sert de référence pour les Japonais. Le recours constant à cette référence place les deux parties au même niveau ce qui permet d'établir une comparaison. Il en résulte la constatation que l'altérité du Japon n'est qu'apparente. En fait, l'ensemble des traits propres, aux yeux des Nippons, à l'Occident, caractérise également le Japon; l'exemple de Fubuki Mori en étant la meilleure preuve. L'Autre n'est donc plus un autre, mais le Même ce qui peut indiquer l'occidentalisation du Japon.

Le fait même de poser le problème de l'altérité au niveau de la mêmeté suggèrerait toutefois que le Japon n'est qu'un prétexte pour mieux parler de la Belgique. Effectivement, à la difficulté d'être belge éprouvée par nombre d'écrivains, s'ajoute, dans le cas de Nothomb, le fait qu'elle découvre la Belgique à l'âge de dix-huit ans. Sans amis, sans passé belge, sans racines, elle a du mal à y trouver sa place: *La Belgique est un royaume plus compliqué qu'il n'y paraît. [...] Peut-être suis-je un peu une étrangère dans ce pays?* (Morata, 1999: IV). Elle s'y sent autre, tout comme elle se sentait autre au Japon, pourtant le pays de sa naissance²⁸. La phrase de Nothomb extraite de son deuxième roman, *Le sabotage amoureux*, y est révélatrice:

C'est donc le récit d'un double exil: exil par rapport à nos pays d'origine (pour moi le Japon, car j'étais persuadée d'être japonaise). (Nothomb, 1993: 127)

²⁸ Elle est née à Kobé, au Japon.

L'incompatibilité de la narratrice et de la société dans laquelle elle vit induit l'interrogation sur soi-même, sur son identité²⁹. Le livre, autobiographique³⁰, en est l'expression.

Références bibliographiques

- BRAHIMI, Denise (1995) "Marguerite Yourcenar et l'altérité japonaise", *Textyles*, 12, pp.155-162.
- HAUBRUGE, Pascale (1999) "La vraie surprise a déjà eu lieu", *Le Soir*, 29 octobre, p. 12.
- MAURY, Pierre (1999) "Les compétences d'Amélie-san", *Le Soir*, 22 septembre, p. 45.
- MORATA, Raphaël (1999) *Les malheurs d'Amélie*, Bruxelles, Point de vue.
- NOTHOMB, Amélie (1993) *Le sabotage amoureux*, Paris, Albin Michel.
- NOTHOMB, Amélie (1997) *Attentat*, Paris, Albin Michel.
- NOTHOMB, Amélie (1999) *Stupeur et tremblements*, Paris, Albin Michel.
- RICŒ UR, Paul (1990) *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil.
- WILWERTH, Evelyne (1997) "Amélie Nothomb: sous le signe du cinglant", *La Revue Générale*, 6-7 pp. 45-51.

²⁹ La recherche de l'identité, causée par l'inadéquation entre l'être et le paraître, donc entre le Moi-même et le Moi-autre du personnage, situe, selon Paul Ricœur, le problème du Moi comme un autre au niveau de la mêmeté. Elle constitue donc un autre type de la dialectique de l'altérité de la mêmeté dans l'œuvre de Nothomb qui mérite une analyse approfondie.

³⁰ La dimension autobiographique du livre est soulignée, entre autres, par Pascale Haubruge et Pierre Maury: *Amélie Nothomb a beaucoup raconté [...] comment elle avait cherché, au début des années nonante, à s'intégrer dans la société japonaise, et que cette expérience tourna court.* (Maury, 1999: 45)